



HAL
open science

“ Mémoire de filles, histoires de quartier ”, un regard ethnologique

Noria Boukhobza

► **To cite this version:**

Noria Boukhobza. “ Mémoire de filles, histoires de quartier ”, un regard ethnologique. Cahiers du CEDREF, 2000, pp.241 - 254. 10.4000/cedref.203 . hal-03167636

HAL Id: hal-03167636

<https://univ-tlse2.hal.science/hal-03167636>

Submitted on 12 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Les cahiers du CEDREF

Centre d'enseignement, d'études et de recherches pour
les études féministes

8-9 | 2000
Femmes en migrations

« Mémoire de filles, histoires de quartier », un regard ethnologique

Noria Boukhobza



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cedref/203>

DOI : 10.4000/cedref.203

ISSN : 2107-0733

Éditeur

Université de Paris

Édition imprimée

Date de publication : 2 janvier 2000

Pagination : 241-254

ISBN : 2744200506

ISSN : 1146-6472

Ce document vous est offert par Université Toulouse 2 - Jean Jaurès



Référence électronique

Noria Boukhobza, « « Mémoire de filles, histoires de quartier », un regard ethnologique », *Les cahiers du CEDREF* [En ligne], 8-9 | 2000, mis en ligne le 22 août 2009, consulté le 12 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/cedref/203> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cedref.203>

Ce document a été généré automatiquement le 12 mars 2021.

Tous droits réservés

« Mémoire de filles, histoires de quartier », un regard ethnologique

Noria Boukhobza

NOTE DE L'AUTEUR

Le titre de cet article s'inspire d'une action menée avec un groupe de réflexion de jeunes filles sur le quartier d'Empalot.

- 1 Y a-t-il une histoire des femmes ou plus encore une histoire des filles ? Dans les quartiers toulousains, et plus précisément dans le quartier du Mirail où elles vivent, s'expriment non pas une culture mais des cultures au sens générique du terme ! La population y est hétéroclite, de culture française, d'origine culturelle de tous horizons, et bien sûr, il y a les cultures des *hommes* et les cultures des *femmes*. Pour plus de compréhension, nous avons défini la notion de quartier dans le souci d'identifier et de balayer les préjugés et les idées reçues liés à ce lieu. Ce dernier représente un espace physique, concret où prennent corps diverses formes de relations sociales. Mais, c'est aussi un espace abstrait, l'espace des représentations collectives : c'est-à-dire l'ensemble des images et des connotations liées à un quartier à « forte population d'immigrés » et qui s'inscrivent dans une histoire socioculturelle. Si la famille est considérée comme agent de socialisation, c'est parce qu'elle est tout à la fois le lieu où se déroule un ensemble de pratiques sociales et où se perpétuent des représentations collectives qui apportent à l'individu des repères spatiaux et temporels. Quand on parle de représentations collectives, on entend aussi « mémoire ». Une interrogation sur la mémoire est importante car c'est elle qui mobilise et reconstruit les fondements de la socialisation passée. C'est-à-dire ceux qui constituent les cadres sociaux de l'action présente et à venir. C'est avec les souvenirs de notre mémoire que nous reconstruisons notre passé et notre avenir.
- 2 Tout d'abord, je suis allée à la rencontre des cultures par le biais des différentes associations implantées dans certains quartiers comme Empalot, les quartiers Nord, le

Mirail et plus particulièrement la Reynerie¹. Mais j'avais seulement des contacts ponctuels avec différents travailleurs sociaux. Le quotidien m'échappait complètement et la population d'origine immigrée aussi. J'ai pensé que la meilleure façon de m'implanter sur cette « terre toulousaine », c'était d'être sur un terrain réel. En l'occurrence, un terrain de basket² au sein d'une équipe constituée à 95 % de filles d'origine maghrébine. J'étais ainsi propulsée au cœur du Mirail ! L'observation de cette équipe m'a permis d'appréhender les relations existant entre les différents groupes ; c'est-à-dire « les vierges », « les mères » et « les vieilles ». L'ensemble des filles recrée les différences existant au sein de la cité. Elles construisent, hors des murs de la maison familiale, leur propre représentation des rôles féminins et des âges.

« Les vierges »

- 3 Les jeunes femmes d'origine maghrébine, surtout les jeunes filles en âge d'être mariées³, font fonction de catalyseur des positions de la communauté d'origine. Du coup, leur statut revendiqué haut et fort, fait oublier les filles « échevelées »⁴, qui refusent d'accéder au trône de la mariée. Les parents — et surtout les mères — sont horrifiés par la liberté et l'indépendance dont jouissent les filles françaises, plus encore par celles des filles aux cheveux libres, vivant seules, sans mari et d'origine maghrébine.

« Les mères »

- 4 À côté des premières, les « mères » mariées selon la coutume, autour d'une vingtaine d'années avec un homme de la même origine, jouent au sein de cette équipe de basket le rôle « de gardienne des traditions » en revendiquant haut et fort leur statut d'épouses et de mères car elles amènent sur les lieux même de leur pratique sportive, leurs enfants tout petits. Elles masquent le choix de celle qui ne veulent pas accéder au trône de la mariée et que l'on nomme les « barayas ».

« Les vieilles filles »

- 5 Ces dernières sont reléguées malgré elles dans le clan des « barayas »⁵ (vieille fille vierge) ou des « intégrées ». Auprès du groupe d'accueil en revanche, les filles aux cheveux libres font partie de celles qui ont réussi à casser les « chaînes dorées » de la tradition. Ainsi, les espoirs et les désirs de la société française se focalisent sur ces filles « échevelées » et autonomes. Elles deviennent les vecteurs du changement.
- 6 Le regard porté sur ces jeunes femmes est, dès lors, tout autre : c'est l'image d'un renouveau, d'une échappée progressive ou brutale de la tradition qui s'impose. On s'accorde à penser qu'il existe une rupture interne au monde des immigrés du Maghreb, rupture patente depuis cette génération de jeunes filles, avec pour corollaire une émancipation sociale et sexuelle...
- 7 Mais l'émancipation a sa « face cachée » traditionnelle⁶. Comme effet de modernité, le mariage, le rite de la noce, expriment un moment clé de ce phénomène. Ainsi, la « valeur » conférée au mariage a constitué le point de départ de mon étude visant à comprendre les mécanismes de transmission de cette valeur entre les générations,

entre les femmes. Cette recherche fait ainsi apparaître des statuts et des fonctions qui s'ordonnent autour du rite de la noce et éclairent certains enjeux dans les rapports sociaux de sexe.

- 8 La constitution de cette équipe de basket féminin dans le cadre d'une action socio-éducative est le signe d'une intégration de cette frange de la population dans un quartier sensible. En sortant du milieu familial, elles réinterprètent des modes culturels à l'intérieur du quartier, elles intègrent dans leur culture d'origine, leur manière de penser leurs relations. Ce n'est pas le sport en lui-même qui est pertinent⁷, mais le fait de se retrouver en dehors de l'espace privé avec des filles de la même origine et qu'à travers une pratique sportive, elles s'approprient un espace dans le quartier⁸. Mais cette intégration par le sport a sa face cachée. Notre article ici vise donc à appréhender, autour d'une pratique sportive, la manière dont s'opèrent les mécanismes subtils de la transmission et reproduction des valeurs et des statuts au sein d'une équipe pas comme les autres, et à nous interroger sur les conséquences de ces mécanismes dans les rapports entre les femmes d'une même classe d'âge.

Une équipe pas comme les autres

- 9 Au début, ils'agissait de prendre contact avec des jeunes filles qui répondaient à un certain nombre de critères⁹ : les parents étaient en France depuis les années soixante et la plupart des jeunes filles étaient titulaires d'un bac ou étaient encore scolarisées. Or, les jeunes femmes rencontrées sur ce lieu ne réunissaient pas toutes les conditions. Néanmoins, elles furent une source précieuse d'informations, dans la mesure où elles m'ont permis de pénétrer au cœur des quartiers qui devaient par la suite constituer mon véritable terrain.
- 10 Pendant plus de trois ans, j'ai adhéré à cette équipe de basket. La première année fut difficile. J'appartenais auparavant à une équipe qualifiée de niveau supérieur, ce qui a suscité auprès de l'entraîneur et du président quelques incompréhensions. J'ai effacé les doutes en m'impliquant dans les activités communes ; mais surtout mon origine a grandement facilité mon entrée dans ce club. L'entraînement se déroulait le mercredi soir et les matchs le dimanche après-midi. L'équipe était constituée de quinze filles âgées de dix-huit à trente ans. La plupart d'entre elles vivaient chez leurs parents, au cœur du Mirail.
- 11 Ainsi, le fait de vivre sans mes parents, sans être mariée, hors de ma cité d'origine, m'a inscrite malgré moi dans le clan des « vieilles ». Encore une fois, on m'attribuait de ce trait ! Cette qualification m'offrait en contrepartie la possibilité d'être une conseillère polyvalente : qu'il s'agisse de sexualité, de math ou de psychologie. Mais je devais mesurer mes propos face aux « vierges », qui constituaient la majorité de l'équipe, car leur pudeur devait être préservée. Deux sous-groupes de l'équipe, les mères et les plus jeunes que moi, y veillaient attentivement. Les mères amenaient leurs filles âgées de cinq ans aux matchs pour les initier aux jeux et aux groupes de femmes entre elles.
- 12 Par exemple, pour participer à l'entraînement du soir, les « vierges » entamaient un véritable « parcours du combattant » afin d'obtenir l'autorisation de sortir « la nuit » à cause de leur « jeune âge ». Certes, les sorties étaient limitées, mais les filles continuaient leurs activités. Si le garçon était libre, « gâté », comme le disaient la plupart des filles, c'était parce qu'il était un homme. Les filles, elles, étaient maintenues dans un état de dépendance vis-à-vis de leurs parents, étant appelées à se marier

rapidement. Les filles voyaient donc leurs trajets à l'extérieur comptés (salle de basket, maison), l'entraîneur les ramenant le plus souvent en voiture. Un écart, un comportement « hors norme », risquait de déshonorer leur famille. Le modèle de « fille bien » obsédait le groupe. Pour cela, on restreignait, on contrôlait la mobilité des filles dans un espace bien défini. Si elles s'aventuraient « hors des murs », c'est-à-dire hors du quartier, elles mettaient en danger leur réputation. Elles rencontraient donc des difficultés, qu'elles géraient par la négociation, la ruse ou le mensonge, dans un quartier où l'espace du dehors est contrôlé par les frères, par les pères qui ne travaillent pas et même par certaines filles, les « rapporteuses » du quartier. Les filles du basket les nommaient « les espions 007 », ou bien « les Russes », « le K. G. B. » est de retour, ou « la C.I.A »¹⁰. La plupart des autres filles du quartier, qui ne jouaient pas au basket, n'avaient ni le droit de sortir, ni même celui de montrer leur nez à la fenêtre. Leur claustration les inscrivait d'après leur mère, auprès du groupe des femmes, comme des filles bien tenues. Mais auprès des jeunes filles du basket, elles ne bénéficiaient pas du même regard, car toutes se côtoyaient sur les bancs du lycée ou à la faculté, où elles pouvaient découvrir leur vrai visage. Il ne fallait pas fréquenter certaines filles du club, les mères craignant qu'elles n'influencent leurs propres filles.

- 13 Aussi les filles du basket et surtout le groupe des « vierges » devaient constamment se défendre du « qu'en dira-t-on ». N'étaient-elles pas destinées à être mariées les premières ? Elles-mêmes contribuaient d'ailleurs pleinement à cette situation. C'était un cercle vicieux où chacune critiquait l'autre. Elles se méfiaient les unes et des autres et des « rapporteuses » du quartier. La salle de basket, qui se trouvait au bas des immeubles du Mirail, constituait un lieu de prédilection pour le « qu'en dira-t-on », dont faisaient grandement usage les deux mères de l'équipe.
- 14 Le basket devenait un lieu d'initiation et d'apprentissage à tous les niveaux : corporellement, socialement, personnellement. Chacune, à travers ses qualités de jeu, acquérait une place dans l'équipe mais également au sein de la cité. Au niveau corporel, il est intéressant de remarquer que les « vierges » ne supportent pas les maillots à manches courtes. Elles portent toujours un tee-shirt pour couvrir leurs épaules¹¹. De plus, elles portent toutes des « cyclistes » et préfèrent des maillots larges pour dissimuler leurs formes. Un autre exemple me paraît encore plus approprié pour illustrer leur attitude : « les vierges » ne prenaient pas leur douche avec « les mères » et « les vieilles », tant par pudeur et que par respect pour les aînées. Ici, en effet, c'est un peu comme au hamman¹², des propos fusent quant à la pilosité pubienne de chacune et à sa sexualité¹³
- 15 Les « vierges », peut-être pour soigner leur image de « filles bien », s'interdisaient donc ces discussions et adoptaient donc des stratégies d'évitement de ces lieux, et dans ces conditions, préféraient prendre leur douche à la maison, à l'abri des regards. Une fille « bien tenue » pour le groupe, c'est une fille qui, au premier coup d'œil, révèle par son apparence que sa mère a fait ce qui fallait. Tenir la maison, tenir sa fille sont des devoirs pour les mères, qui s'y emploient dès la plus tendre enfance. Par contre, à la fin de chaque match, ce sont ces filles qui animaient le trajet du retour. Elles étaient bruyantes, tapaient sur les parois du camion pour imiter les rythmes du mariage ; certaines poussaient des youyous et d'autres chantaient des chansons de mariage pourtant interdites¹⁴. Ainsi, elles vivaient chaque dimanche « un mariage » de l'extérieur. Ce moment-là n'était-il par leur revanche ? À moins qu'il ne fût déjà une préparation, une répétition...

- 16 On peut donc remarquer qu'elles sont imprégnées des valeurs du mariage. En se regroupant, elles s'expriment comme leurs mères, qui ne se retrouvent en groupe que durant les fêtes. Il est sûr que ces filles reproduisent incontestablement des schémas qu'elles connaissent et vivent dans la cité, au moment des mariages.
- 17 Ce terrain montre l'existence d'un ensemble de fonctions définies et hiérarchisées, dévolues à différents groupes de femmes. Les « vieilles », les « mères », les « vierges » se différencient selon le statut marital, associé à l'acquisition de savoir-faire et d'expériences. Il existe donc un clivage entre ces trois groupes de jeunes femmes. La perpétuation des traditions selon les « règles » permet aux mères d'affermir leur autorité sur les autres femmes. Le statut marital constitue ici la pierre angulaire de cette structure hiérarchisée. Par contre, pour les grands-mères d'aujourd'hui et les mères, c'est l'honneur de la jeune fille, représenté par sa virginité, qui constitue le cœur de leur préoccupation.

Un statut difficile à négocier

- 18 Être de la même origine n'a pas vraiment facilité mon entrée dans ce groupe. Mon expérience acquise par ailleurs sur le rite de la noce m'a ouvert les portes du savoir-faire des femmes expérimentées¹⁵, seules détentrices avec la mère des lourds secrets de la noce. Ma position me conférait une place d'assistante auprès des femmes expérimentées. Mais les autres femmes, n'ayant pas de fonction particulière, considéraient que ma maîtrise du mariage me situait malgré moi à la frontière des statuts. Une phrase de Godelier résume bien ma situation : « On n'enquête pas sans s'exposer à l'enquête des autres¹⁶ ».
- 19 D'une part, les jeunes toulousaines se trouvaient rassurées par cette condition, mon âge faisant qu'elles se sentaient en confiance. D'autre part, le fait que je n'habite plus chez mes parents leur permettait de participer à des entretiens. Si cela n'avait pas été le cas, elles auraient refusé, de peur que ma mère ne découvre les enregistrements et en prenne connaissance. Par ailleurs, être de sexe féminin, lorsqu'on étudie un sujet aussi sensible, a son importance. Un homme n'aurait jamais pu obtenir des informations concernant les thèmes que j'ai abordés avec mes interlocutrices (menstruations, virginité, nuit de noces...). Ayant gagné la confiance de ces filles, j'ai pu effacer toute réticence et rencontrer leurs mères.
- 20 À Toulouse, ces dernières m'ont « adoptée » comme leur fille. Ce statut de « jeune fille » leur permettait de m'initier, elles tentaient par là de maintenir un lien entre ma famille d'origine et le groupe d'appartenance. N'ayant aucun lien de filiation avec elles, j'apprenais les mécanismes de transmission. En accédant aux paroles de ces femmes mariées, des grands-mères pour certaines, je me tenais au fil du temps à la frontière des différents statuts. En même temps, mon savoir accumulé sur la question du mariage et de l'éducation des filles faisait de moi une femme expérimentée.
- 21 Au-delà de ce terrain, ce travail interroge tout particulièrement la position du chercheur(e). Étant une « fille du dehors », j'étais peut-être destinée à ouvrir une porte, celle de la connaissance afin de restituer à ma communauté d'origine le savoir acquis. « Fille du dehors » qui choisit le chemin le plus ardu, où les souvenirs mémorisés, racontés, se font l'écho d'un passé plus lointain ancré sur une autre rive de la Méditerranée. Une longue route qui permet de comprendre, de déchiffrer à chaque

étape les mécanismes de transmissions qui s'opèrent à l'intérieur d'une famille et dont les dépositaires sont les femmes vivant dans « l'ombre du jour ». Pourquoi être dehors lorsqu'on appartient à cet espace privé décrit comme clos et emprisonnant, empreint de rites et de coutumes ? Lorsque l'ethnologue s'approche trop de son terrain, jusqu'à être lui-même « objet » ou « sujet » du rite, où se trouvent les limites de l'objectivation ? Au risque de se brûler les ailes, le chercheur(e) tente par l'écriture de se distancier de son terrain d'observation. Mais d'autres, attachés à leur terrain à plusieurs titres (sexe, culture, âge...) révèlent que la construction de leur objectivation est tout autre. Finalement Être du dedans, de sexe féminin, de la même origine culturelle inspire alors une approche différente du terrain. Tout d'abord, l'enquêtrice doit prendre conscience de ses limites et de ses préjugés, l'héritage de toute une éducation. Puis, lors d'un travail de va-et-vient entre les différents terrains et écrits sur la question, s'opère une approche différenciée. Les chercheur(e)s « du dehors », ceux qui se nourrissent d'entretiens effectués auprès de jeunes, de femmes rencontrées dans des lieux déjà structurés, banalisés comme l'école, la rue, les centres sociaux, suscitent une parole déjà stigmatisée, préconstruite. La mémoire du récit est déjà modifiée par les préjugés ; les médias et nombre de concepts au goût du jour se font l'écho d'une politique en cours sur l'intégration des populations migrantes — dont l'acculturation. En effet, le concept le plus utilisé est celui de l'acculturation, qui est défini par l'ensemble des processus qui se produisent lorsque deux cultures agissent et réagissent l'une sur l'autre. Les principaux processus étudiés ont été ceux « de conflit d'ajustement, d'assimilation, de syncrétisme et de contre-acculturation »¹⁷. On voit donc à quel point les recherches axées autour des concepts « d'intégration » ou « d'assimilation » se préparent sur la réalité d'une population et sa complexité.

BIBLIOGRAPHIE

- Ayat, Fatima (1990) : *Les rites de ritualisation du corps de deux générations de femmes marocaines à Rabat*. Doctorat de Sociologie sous la direction de J. M. Berthelot, Université Toulouse le Mirail, 448 p.
- Boukhobza, Noria (1997) : « La noce au féminin : transmission des valeurs culturelles féminines dans le contexte migratoire maghrébin ». *Migration Société*, CIEMI, Vol. IX n° 52, Juillet-Août 97, pp. 53-63.
- Calame-Griaule, G. (1987) : « Blanche-Neige au soleil ». In : *Des cauris au marché. Essai sur les contes africains*. Paris : Société des africanistes, p. 218.
- Cresswell R. ; Godelier M. (1976) : *Outils d'enquête et analyse d'anthropologie*. Paris : Maspéro.
- Gianni Belloti, E. (1974) : *Du côté des petites filles*. Paris : éd. des femmes. 245 p.
- Habou, S. (1981) : *L'identité culturelle, relations interethniques et problèmes d'acculturation*. Paris : Antropos.
- Memnenson, C. (1995) : « La construction de l'identité féminine en sports collectifs ». *Le regard sociologique*, n° 9/10, pp. 81-89

(1992) : *Reynerie, Bilan et perspectives, Développement social des quartiers*. Toulouse : Mission du développement social, décembre 1992.

NOTES

1. La Reynerie est un quartier qui compte quelques 11 000 habitants, avec environ 48% de population étrangère : « Bilan et perspectives ». *Reynerie*, Toulouse: Développement social des quartiers, Mission du développement social, Décembre 1992. Les quartiers d'Empalot et de la Reynerie témoignent d'un faisceau de partenariat important (État, région, ville, office H.L.M.) et voient converger sur les sites d'autres procédures « Ville », comme le Contrat de ville de l'agglomération de Toulouse.

2. Les sports collectifs sont perçus comme des pratiques masculines, même si le taux de féminisation de certaines disciplines progresse nettement. Le pourcentage des femmes ne dépasse pas 3% en football, les femmes représentent respectivement 37%, 46%, et 48% des pratiquants de handball, de basket-ball et de volley-ball : Memnesson C. « La construction de l'identité féminine en sports collectifs », *Le Regard Sociologique*, n° 9/10; 1995. pp.81-89

3. Cet âge se situe entre 17 et 25 ans, l'âge des demandes en mariage, où les mères de garçons choisissent leur bru. Elles interrogent leur entourage sur la bonne tenue de la jeune fille, mais c'est à l'occasion de différentes cérémonies que s'opère le choix de ces femmes.

4. Une fille bien tenue selon le code traditionnel doit avoir les cheveux « noués/serrés ». Avoir la tête hirsute pour une jeune fille est le signe de sa marginalité par rapport au monde des adultes : la coiffure est en effet une marque de socialisation : Calame-Griaule, G. (1987) : « Blanche-Neige au soleil ». *Des cauris au marché. Essai sur les contes africains*. Paris : Société des africaniste. p. 218. Voir aussi les travaux de Gianni Belloti, E. (1974) : *Du côté des petites filles*. Paris : Ed des femmes. 245p.

5. Une expression que les femmes utilisent par opposition à « rasbate », jeune fille encore vierge. Le terme jeune fille est utilisé par le groupe d'origine pour marquer un statut physique, c'est-à-dire dire : vierge. Tant que les filles ne sont pas mariées, elles héritent de fait de ce qualificatif. Lorsqu'elles ont atteint plus de trente ans, elles sont appelées « barya » (vieille fille).

6. Boukhobza, N., (1997) : « La noce au féminin : transmission des valeurs culturelles féminines dans le contexte migratoire maghrébin », *Migration Société*, CIEMI, Vol. 9, n°52, Juillet-Août 97. pp. 53-63

7. Je tiens à signaler que les filles faisaient du foot avant de s'inscrire dans une équipe de basket.

8. Il faut remarquer que dans les quartiers toulousains, les subventions de l'État concernent essentiellement les actions dirigées vers les garçons. Les filles, moins visibles, moins dangereuses; ne nécessitent pas autant d'action.

9. Cette immersion dans le terrain est la continuité de ma recherche effectuée il y a quelques années sur l'insertion des jeunes filles d'origine algérienne.

10. Cette expression est fort usitée par les filles, elle fait référence aux films américains. Il arrive aussi que les filles nomment leur quartier, « le quartier de Chicago », elles réinterprètent ainsi des codes.

11. Pendant les matchs naissent alors des conflits et négociations avec l'arbitre qui refusent les tee-shirt sous le maillot. Elles sont obligées de jouer les épaules dénudées.

12. Le hammam, comme nous le savons, est un espace d'apprentissage et de socialisation féminins où à chaque instant le corps de la jeune fille, toujours au coeur des propos féminins, est évaluée, voire même moquée. La mise à nu du corps permet donc aux femmes expérimentées de décrire le comportement d'une jeune fille, la manière de marcher, de s'asseoir, d'ouvrir son corps. Les jeunes filles doivent exprimer une pudeur, une réserve et en même temps elle doivent se laisser faire par les anciennes qui façonnent leur corps. C'est aussi le moment où les femmes,

en recherche d'une bru, font l'inspection des corps, regardent s'il n'y pas une anomalie. Voir les travaux de Ayat, Fatima (1990) : *Les rites de ritualisation du corps de deux générations de femmes marocaines à Rabat*. Doctorat de Sociologie sous la direction de J. M. Berthelot, Université Toulouse le Mirail. 448 p.

13. Pendant le Mondial, il y avait des petites émissions sur le football tel qu'il est pratiqué dans tous les pays du monde et en particulier par « des équipes pas comme les autres ». Le reportage sur l'Algérie révélait que les filles pratiquaient leur sport selon un modèle voisin du nôtre.

14. Dans le mariage maghrébin, les madarettes, les musiciennes, chantent, dans un espace exclusivement féminin, des chansons populaires liées à la sexualité des mariées. Les jeunes filles, présentes pendant la cérémonie, apprennent ces chansons, mais elles ne doivent pas les chanter à l'extérieur. Leur statut de fille non mariée ne leur permet pas. Ce sont des chansons propitiatoires.

15. « Quatre types de femmes s'activent : il s'agit de l'habilleuse, les musiciennes, les cuisinières et la poseuse de henné. Elles interviennent à quatre moments importants du rite de la noce » : Boukhobza, N., op. cité, p. 54.

16. Cresswell R.; Godelier M. (1976) : *Outils d'enquête et analyse d'anthropologie*. Paris : Maspéro.

17. Habou, S. (1981) : *L'identité culturelle, relations interethniques et problèmes d'acculturation*. Paris : Antropos. Il est intéressant de voir que les thèmes de la double appartenance culturelle de ces jeunes a fait l'objet de nombreuses études, la plupart d'entre elles étant centrées sur les conséquences pathogènes de la pluralité des références. Plus récemment, les recherche commencent à faire apparaître les aspect positifs de la double appartenance. Elles étudient davantage la manière par laquelle les jeunes gèrent les contradictions culturelles et la dualité de leurs attaches.

AUTEUR

NORIA BOUKHOBZA

Docteure en Anthropologie Sociale et Ethnologie, membre associée de l'équipe Simone de l'université de Toulouse II